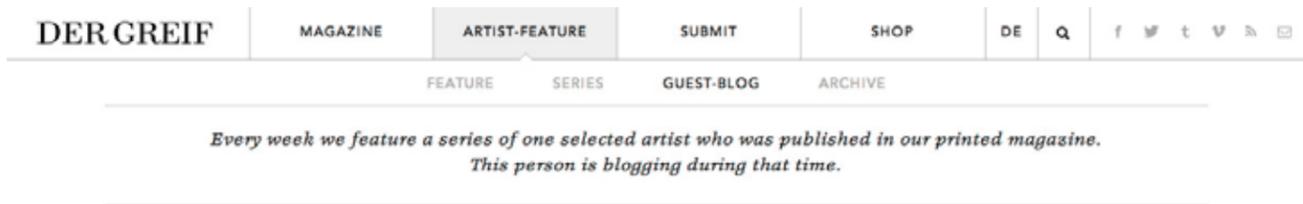


Dossier de presse
Anaïs Boudot

Der Greif magazine, «Anais Boudot, Double take», texte de Michel Le Belhomme, 01 février 2014
<http://www.dergreif-online.de/artist-features/blog/anais-boudot-double-take/>



All acts of photographic creation must be audacious, not in terms of virtuosity but in terms of accepting that this visual expression is first and foremost paradoxical. The work of Anais Boudot, which I shall present here, is of this type; rendering it difficult to speak of photography, as the artist herself refers to it as photographic.

Indeed, these photos come at us like creatures tearing apart all realism and crumbling to dust all temptations of simple representation. In “Exuvies” (an Exuvia being the envelope or exoskeleton an insect leaves behind after its moulting or metamorphosis) we find ourselves facing hybrid and fanciful spaces where reality dances with the devil. Anais Boudot transgresses the protocols of photography through the filter of experimentation, leaving behind all concerns of modern life, and testing the limits of her visibility. For this, she uses long-forgotten (so-called archaic) methods, not for their aesthetic dimension but for their ability to act as a wake-up call and question the very idea of representation.

The unsettling majesty of her photographs lies within the infra-ordinary, a floating poetic presence that has freed itself from what is simply decorative. These dreams of things are a dive suspended in mid-air where the photographic isn't but a simple memory activated: we are at an interstice between dreamlike surrealism and primitive disembodiment. The elegance of the flower bouquet lies within its absence and toxic aura, forests become crepuscular and stifling, cradle to the sacrifice of contemplation, a handshake becomes a mutating sculptural power struggle. This incarnation crystallizes through the need to take back roads and the acceptance that the exploration of these strange, solitary and unknown times be done through instability, doubt and humility. The photographic matter becomes thus porous, a duality between what we see and what eludes us. The shade in our sight.

Anais Boudot explores how we comprehend photographic images beyond simple stills. Her love of experimentation, of visual disruption and her desire to question her certitudes and abilities have led her to video and installation art (these can be seen on her website). Her spectral poetry can be seen pushing the depths of the visible world.

Anais Boudot (fr, 1984), lives in Roubaix, France. Graduate of the Ecole Nationale Supérieure de la Photographie in Arles, and Fresnoy – Studio National des Arts Contemporains in Tourcoing

www.anais.boudot.free.fr/

(Translation Ramona Bourhis)



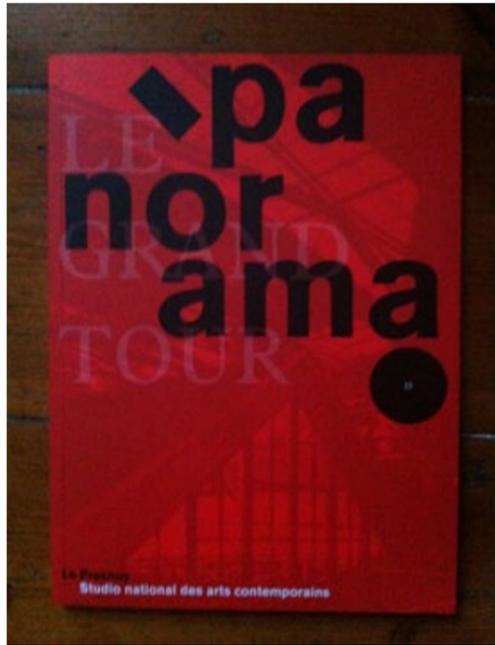
Tout acte de création photographique se doit d'être audacieux, non dans le sens de virtuosité mais dans celui d'accepter que cette expression visuelle est avant tout paradoxale. Le travail d'ANAIS BOUDOT, que je présente ici par le biais de plusieurs séries, est de ceux-ci ; il est d'ailleurs difficile ici de parler de photographie, elle-même préférant parler de photographique.

En effet ces photos se présentent à nous telles des créatures, déchirant tout réalisme, émettant toutes tentatives de la simple représentation. Que ce soit dans « EXUVIES », ou dans le travail réalisé lors d'une résidence d'artiste à Niort en France, nous sommes en face d'espaces hybrides et chimériques, où le réel danse avec le diable. ANAIS BOUDOT transgresse les protocoles photographiques par le filtre de l'expérimentation, elle fuit tout souci de modernité, elle teste les limites de sa visibilité. Elle utilise pour cela des procédés oubliés, ou dit archaïques, non pas pour leur dimension esthétique mais comme moyen de mise en éveil et de questionnement sur le principe de représentation.

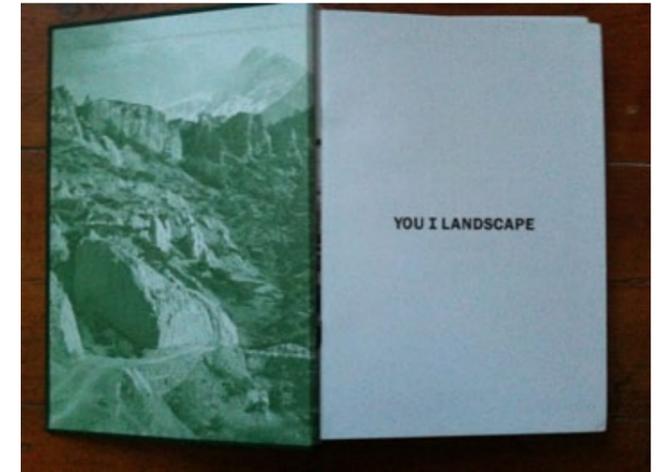
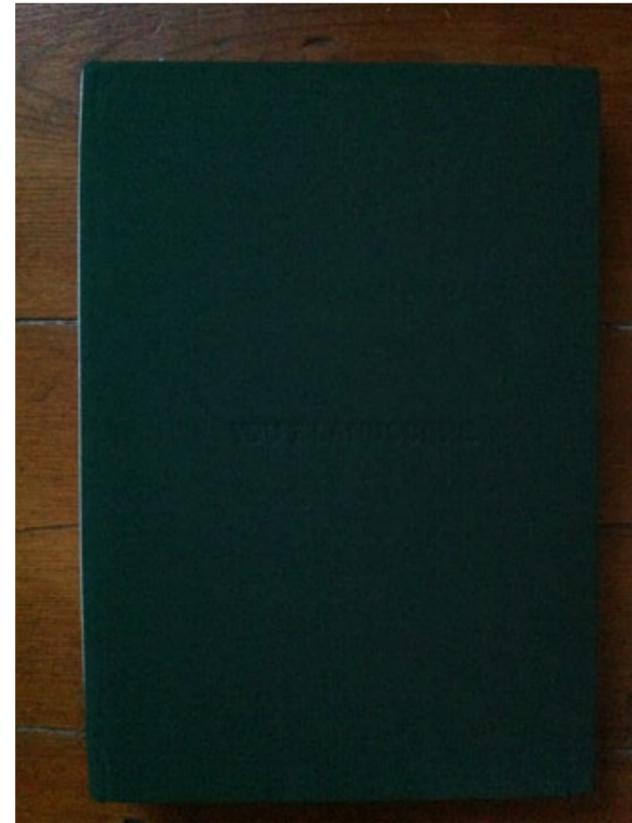
La majesté troublante de ses photographies est donc de l'ordre de l'infraordinaire, une présence flottante et poétique qui à su s'affranchir du décoratif. Ces rêves de choses sont une plongée en suspension où le photographique n'est pas qu'une simple mémoire activée : nous sommes à l'interstice entre un onirique surréaliste et un primitif désincarné. L'élégance de ce bouquet de fleurs demeure avant tout par son absence, ces forêts se font crépusculaires, berceau du sacrifice de la contemplation, cet empoignement est un bras de fer mutant et sculptural. Cette incarnation demeure dans le fait qu'elle se cristallise par la nécessité d'emprunter des chemins de traverses, et d'accepter que l'exploration de ces heures étranges, solitaires et ignorées se fassent dans l'instabilité et le doute et l'humilité. La part de l'ombre du regard.

L'expérience même de l'appréhension de l'image photographique ANAIS BOUDOT l'explore au-delà de la simple image, son goût de l'expérimentation et le désir de remettre en causes ses certitudes et ses facilités la pousse à travailler la vidéo et l'installation (celles-ci sont visibles sur son site internet). Elle y pousse aux tréfonds du visible sa poésie fantomatique.

Panorama 15, «Le grand Tour» catalogue, 2013



You I Landscape, catalogue, 2012



Roubaix: Les élèves de l'atelier photo du collège Monod ont organisé une exposition!
Par Cécile Briffaut (CLP)

Les élèves ont réfléchi sur le thème du cadre : comment échapper au cadre, en repousser les limites ? Des élèves de tous niveaux pouvaient y participer, mais ce sont surtout des 5e qui ont suivi l'atelier, soit une dizaine de jeunes. Ils étaient encadrés par Mr Amborski, professeur de français, et Mme Machi, professeur d'arts plastiques. Anaïs Boudot, plasticienne, étudiante au studio le Fresnoy, a apporté son éclairage artistique.

L'exposition des élèves comportait différents clichés, des montages mis sous cadre. Chacun a préparé une brochure avec ses travaux. Les sujets sont les mêmes pour tous mais chaque participant les a interprétés à sa manière. La cour de récréation, par exemple, a servi de décor. Celle-ci est représentée sous forme d'un montage composé de différents clichés pris dans la cour à différents angles. Une belle manière de repousser les limites du cadre justement ! Les élèves se dupliquent sur d'autres photos, tels des clones. Des clichés décomposent les mouvements des élèves qui descendent les escaliers, tels les photogrammes au cinéma. À chaque élève son interprétation des sujets proposés. Assurément, l'atelier-photo a été source d'enrichissement pour les jeunes qui y ont participé.



III Blogs

AMATEUR D'ART « PAR LUNETTES ROUGES »

Portant lunettes rouges et aimant visiter des expositions, découvrir des artistes et échanger à leur sujet.



Magie de la vision chez Anaïs Boudot, qui propose une installation très théâtrale (Panamnèse) où, par la magie d'une tablette numérique, des fleurs séchées reprennent vie, retrouvent leurs formes mais perdent toute couleur, pour peu que l'on tourne autour d'elles dans un rituel silencieux et quasi religieux. Peut-être est-ce une méditation sur la mémoire et le souvenir des morts, peut-être est-ce aussi une interrogation sur l'essence de la photographie : davantage que le fameux ça-a-été de Roland Barthes face à la photographie de sa mère morte, j'y ai vu une évocation de l'invention de Morel où une machine redonne vie aux images de personnages morts dix ans avant et où le protagoniste sacrifie sa propre vie pour que son image existe et les rejoigne. Que devrions-nous sacrifier pour être admis à caresser ces pétales et à humer leur parfum ?



Lucien Raphmaj, «Anais Boudot, Panorama 14 & 15», par Lucien Raphmaj, 23 juillet 2013

Le dispositif du Fresnoy n'est pas une foire d'art contemporain (freak show) mais touche plutôt à la camera obscura, espace noir propice aux apparitions et phantasmes, situé aux confluences des différents arts visuels. Dans le « Panorama 15 » de cette année on peut dire que l'installation d'Anais Boudot spectralise une nouvelle fois l'attention.

Car déjà l'an passé elle inventait un rapport hypnotique au paysage avec « Mirrors float us ». Je veux prendre le temps pour revenir sur cette installation.

Il faut expérimenter ce dispositif, car l'installation est à la fois image figée et animée, un très beau paradoxe que permet le procédé ancien de la « stéréoscopie ». Modernité et intempêtif, calme et angoisse (j'en parlais déjà pour sa série de photographie Exuvies) tout se conjugue dans cette œuvre pour créer l'espace trouble de la fascination.

L'artiste donne un aperçu du dispositif sur son site, mais hélas cela ne donne pas les impressions du spectateur (terme qui à ma surprise, existe) qui se place entre ces trois images mouvantes :

Je suis impressionné par ce choix de l'image ondoyante d'un paysage de montagne. Je n'entre pas dans un paysage, je ne m'identifie pas romantiquement au paysage de l'âme comme dans les montagnes brumeuses de Caspar Friedrich, ou dans le paysage état d'âme verlainien. Pourtant j'entre dans l'image. Me déplaçant un peu je perçois d'autres nuances. «Car nous voulons la Nuance encor», ah, on retrouve toujours Verlaine. Dans Songes de Mevlido de Volodine, on entend à plusieurs reprises des vieilles bolchéviques crier le slogan: «ENTRE DANS L'IMAGE ETRANGE !» Il y a de ça. Pas du Volodine ni de bolchévisme, non, mais une incitation à ce glissement silencieux, presque imperceptible, dans les jeux d'ombres et de lumière de l'image étrange. La montagne grésille, un virus de lumière parcourt comme un vent léger l'herbe rase et argentée. Qu'est-ce qui arrive ? Qu'est-ce que je vois ? La musique de Zerkalo (hommage au Miroir de Tarkovski), s'accorde très bien avec cette œuvre si l'on souhaite une expérience totale. Pas étonnant que les deux artistes aient collaboré ensemble. L'image vibre, le son s'enténèbre et l'image apparaît.

Dans cette installation, le paysage, la photographie, son médium, son rapport au temps, à l'espace, sont déconstruits : l'image fluctue en fonction de l'observateur, le temps oscille et la nature, monumentale, devient montagne subtilement animée par les jeux de lumière, allant jusqu'aux lisières d'un fantastique contenu.

Quel tour de magie de déconstruire ainsi les mythes et les images qui furent celles des commencements de la photographie (rapport à la peinture, à la technique) non par une technique numérique moderne mais par un artifice ancien qui fut présent à son origine, la stéréoscopie.

«Mirrors floats us» : même le titre nous interroge, tremble et persiste après avoir vécu cette confrontation à l'image. Les miroirs nous flottent, improbable, quelque fluide de mercure nous rentre dans le cerveau et nous éblouit. On cligne des yeux puis on s'avance entre ces trois panneaux et l'on entre dans l'image étrange.

Le titre de cette installation – Panamnèse – est un peu plus transparent : en français, sous ce titre savant semble se lire la crase du préfixe grec «pan» (tout) et «anamnèse», mot grec désignant le souvenir. Mais laissons l'artiste expliquer la chose :

Bien sûr, d'un côté il y a les principes, les buts que se fixe l'artiste. Mais de l'autre, pente glissante, il y a le sabotage, les contresens, mauvais ou innocents, que font les spectateurs, y apportant leurs regards pleins d'univers parfois éloignés de ces buts et intentions. Ainsi j'aime bien l'analyse qui a été faite de Panamnèse

en rapport (fantasmagique) à l'invention de Morel. Parlons de ces invitations à l'ailleurs.

Ainsi il est fait mention par l'artiste de l'impressionniste, d'un rapport à la peinture. Et en effet cela s'y retrouve et, en effet, ceux qui aiment l'impressionnisme aiment, sans savoir pourquoi, cette œuvre. Par le fleuve sombre de cette inspiration sourde ?

J'avoue pour ma part avoir aimé cette œuvre en dépit de l'impressionnisme, qui malgré toute son importance et ses mérites, ne fait pas parti de mes premières sources d'étonnement et d'inspiration. J'ai apprécié cette œuvre malgré ça, et pour tout autre chose.

Si le bouquet de fleur, comme la nature morte et le paysage, fait parti des incontournables, pour moi ce bouquet de fleur, qui se révèle par morceaux, par ombre et lumière, m'a emporté vers «l'empire des signes». En effet l'ikebana, art japonais de la composition de bouquet de fleur avait quelque chose à voir avec cette mystérieuse installation. Ikebana veut dire, littéralement, «fleurs animées», animation mystérieuse puisque ces fleurs coupées sont déjà mortes, et pourtant, par la composition elles donnent bien l'illusion de la vie, de l'harmonie, des courbes et des couleurs de la vie, sans renier non plus les différents états du végétal (notamment dans le néo-ikebana contemporain). Dans Panamnèse j'ai retrouvé la même attention à la fragilité, la même épure que dans l'ikebana : à la perfection fragile des fleurs, à leur artificielle impermanence, à la composition / décomposition des formes, aux jeux de lumière et de mise en scène.

Oh, mais ce n'est pas tout. Il y a des «images étranges» qui surgissent aussi tandis que l'on tourne autour du bouquet, tablette à la main. Comme des souvenirs surgissent fugacement, en moins d'une seconde : un livre de poésie sur le guéridon (Bataille, L'archangélique, Tsvétaeva, Le ciel brûle), une tête en plâtre, un chat presque noir, des mains dans l'arrière-fond. J'ai dû en rater. Comme dans l'ikebana, fait non pour valoriser l'objet qu'il contient (comme dans la tradition chinoise de l'art floral) mais les objets autour, Panamnèse nous amène à faire des tours et des tours, en positionnant différemment la tablette pour faire surgir ces courtes images. Pas des spectres, pas de yōkai, ni vraiment de fantômes : plutôt du fantomatique, des restes de souvenirs, des réminiscences qui ont entouré cet espace du bouquet. De qui hantons-nous la mémoire, et ces lecteurs, ces images insolites, d'où viennent-elles ? A vrai dire l'œuvre nous conduit à tourner autour de ces questions plutôt qu'à leur apporter une réponse. Déjà cela est beau : notre regard, notre geste a constitué ce bouquet virtuel, passé augmenté de la réalité du souvenir et de l'imagination.

Il y a avec «Mirrors floats us» une belle continuité dans ce clignotement blanc et noir de l'image, dans sa simplicité trompeuse, dans son appel non pas au rêve mais à ce genre de vision un peu bizarre qui nous arrive quand l'on fixe un point sans cligner des yeux. Ici on cligne tout le temps, nécessairement, des yeux : l'image ne cesse de bouger nous offrant un spectacle accéléré de ce que le temps fait avec lenteur et de manière égale. Avec cette installation, tablette en main, lumière artificielle (à rebours du spectacle de la lumière lente et naturelle observée par l'impressionnisme, je note) on entre dans l'espace neutre de la fascination, dans ce temps autre, ni présent, ni passé, ni futur de l'art. Je ne me lasse pas de citer Blanchot à ce sujet :

«Quiconque est fasciné, on peut dire de lui qu'il n'aperçoit aucun objet réel, aucune figure réelle, car ce qu'il voit n'appartient pas au monde de la réalité, mais au milieu indéterminé de la fascination. (...)

Et [l'art] n'est alors que la recherche du moment de cette expérience esthétique singulière où le monde objectif devient un milieu indifférencié, simulacre de l'original mais sans original parce que rien n'est visible au-delà. (...)

L'image d'un objet non seulement n'est pas le sens de cet objet et n'aide pas à sa compréhension, mais tend à l'y soustraire en le maintenant dans l'immobilité d'une ressemblance qui n'a rien à quoi ressembler.» Maurice Blanchot, L'espace littéraire, Paris : Gallimard, 1950

Lunettes Rouges, «Du danger de la virtuosité technologique (Panorama 14 au Fresnoy)», texte de Marc Lenot, 03 juin 2012
<http://lunettesrouges.blog.lemonde.fr/2012/06/03/du-danger-de-la-virtuosite-technologique-panorama-14-au-fresnoy/>

M Blogs

AMATEUR D'ART « PAR LUNETTES ROUGES »

Portant lunettes rouges et aimant visiter des expositions, découvrir des artistes et échanger à leur sujet.



Le danger avec la technologie c'est qu'on en tombe facilement amoureux : c'est un péril que (comme l'an dernier, d'ailleurs) certains des artistes de l'exposition de fin d'année du Fresnoy (jusqu'au 22 juillet) ont eu du mal à conjurer, entre prouesses sonores, visuelles et informatiques éblouissantes mais où on cherche vainement du sens au-delà de la virtuosité technique stérile, jeux vidéos de tir, dispositifs en boucle, propos politiques simplistes dans un dispositif tout aussi simpliste, jeux entre forme réelle et forme virtuelle, et (même si on s'y amuse beaucoup) gadget du petit bateau de pêche qu'on fracasse contre un mur de (vraies) bouteilles de champagne. Alors, critique,



Anaïs Boudot, *Mirrors float us*
on élimine beaucoup pour se concentrer sur deux types de propositions, celles à l'élégance simple et épurée, et celles où la technologie n'est pas un but en soi, mais un soutien du discours.

Dans la première catégorie, épurée, les deux photographies stéréoscopiques d'Anaïs Boudot (*Mirrors float us*) participent d'une remarquable économie de moyens : images doubles que, placé au point adéquat, on voit vibrer, scintiller, se dédoubler. Suis-je atteint d'un trouble optique, ou l'artiste a-t-elle su, une nouvelle fois, recourir à des techniques oubliées pour instiller le doute, le trouble ?

Lucien Raphmaj, «Anaïs Boudot, Exuvies», par Lucien Raphmaj, 09 novembre 2012

«A quoi bon encore des photographes au temps de l'Image ?» fredonne la satire post-hölderlienne[1].

Il est quelques poètes de l'image pour répondre en silence à cette question.

C'est ce que j'ai ressenti face à la série « Exuvies » d'Anaïs Boudot, jeune photographe déjà distinguée au sein du Fresnoy, lieu fantomatique s'il en est.

Il y a je crois du prestige et une beauté fragile à faire à travers l'image quelque chose d'encore intempestif [2] avec la photographie. Intempestif : dans cette temporalité décalée par rapport au présent, non pas hors-temps, mais à l'épreuve de ce que cette présence représente, y compris dans sa part de vacance, d'absence, d'ombre nécessaire. C'est aussi ce qu'elle présentait à travers les réflexions données au Fresnoy cette année : trouble dans l'image et dans la temporalité, intempestif du passé et du présent, rendu à travers la technique photographique. Rendre la vision à sa magie, sa beauté, son vacillement, son éphémère éternité. Et c'est ainsi que je comprends cette série, comme d'autres – par ailleurs. Par ailleurs, oui. Car c'est de cela même auxquelles ces photos nous invitent : à maintenir ce rapport d'étrangeté non résolue, cette puissante tension entre la vision et son fantasme, entre la pensée et la théorie, la mue et l'imago pour suivre l'invitation qu'est titre de la série.

On pourrait, par facilité, rapprocher cette approche d'un certain surréalisme avec des ailes d'éphémères, ou à un symbolisme où l'on aurait effacé le signifiant et où l'on aurait plus qu'un réel fantasmagorique et pourtant sans surnaturel. Mais l'on peut se perdre à vouloir trop détailler les appellations imaginaires pouvant correspondre à cet art photographique. Là encore, plus de correspondance baudelairienne, rien que les « confuses paroles »[3] de la nature. Si l'une des photos évoque « l'empire des lumières » de Magritte, c'est pour le plonger dans l'heure entre chien et loup, dans l'hésitation et le suspens du temps, plutôt que pour jouer sur le contraste de l'association de réalités opposées (maison dans la nuit / ciel bleu) comme chez Magritte. Cela est vrai aussi pour ces doubles photos de mains enlacées marmoréennes, à la Man Ray, ou pour ces jambes de poupée à la Hans Bellmer.

Pour le premier « couple » de photo de mains enlacées l'une semble prise comme dans du marbre, le geste des mains qui se joignent ramenant une référence classique à Rodin d'un côté, et de l'autre à l'étreinte mortelle de la Vénus d'Ille de Mérimée. Main coupée, suspendue. Cela et d'autres choses. Interprétations plus ou moins grossières : geste invisible qui est aussi celui du photographe ? – mais épargnons-nous de tels commentaires vains et inutiles. Car la série nous ramène à cette même image que l'on avait analysée en un certain sens à travers certaines références. Si l'on retrouve cette image, ce n'est « ni tout à fait la même ni tout à fait une autre », c'est comme la vision négative de la première image, qui pourtant a bien mué : ce n'est plus un enlacement, une poignée de main inquiétante, mais une délicate jonction de la main humaine et de l'autre main coupée aux étranges marbrures. Étrange prothèse fantomatique qui nous renvoie aussi à un sous-texte derridien possible[4]. Je dis possible car il n'est pas plus ridicule que la sur-interprétation pédante, quand l'œuvre est ainsi superbement silencieuse. Car l'ensemble a cette qualité d'être muette sur ses intentions mais de permettre d'allier remarquablement réflexion et esthétique en restant juste. Ce déplacement de l'une à l'autre, du positif au négatif, entre les deux photos de la série, et au sein de chaque photo est un travail fascinant. Cela est vrai aussi de l'utilisation la poupée de Bellmer, comme suspendue hors du champ de la photographie, laissant le trouble sur sa représentation et sa finalité, loin des suggestions érotiques ou morbides.

De l'ombre à la lumière, de la netteté à ces zones de flou de la vision et de l'existence, cette série de photographie nous introduit dans un monde.

Bien évidemment il ne s'agit pas de pénétrer les intentions de l'auteur, et je ne prétends même pas aborder

la question du titre de la série, exuvie. Sûrement est-ce une des qualités de la série d'éviter ce surlignement de la métaphore, et de souffler dessus comme on souffle sur un pissenlit fané. Je ne peux m'empêcher aussi de penser à la formule de la grand-mère de Sartre dans *Les mots* : « Glissez, mortels, n'appuyez pas ! » Car c'est bien de cette dissolution dont il est aussi question : dissolution du regard, du sujet, affrontement de cet espace que Blanchot nommait le Dehors et qui n'est pas seulement la pensée du « langage d'où le sujet est exclu, la mise au jour d'une incompatibilité peut-être sans recours entre l'apparition du langage en son être et la conscience de soi en son identité » comme l'écrivait Foucault dans son texte sur la « pensée du dehors », mais le Dehors comme dimension existentielle, rapport au monde et à ses failles d'où souffle ce vent de folie sans mots et sans image. Je retiens donc ces images-ci qui me semblent rattachées à cette expérience, dans ces lignes incertaines, d'ombre et de nuit, de noir et de blanc, ces paysages familiers et solitaires, cette nature familière et étrangère.

Alors donc, point de « chant du cygne » ici. Point de « choc des images » mais plutôt, chose intempestive, oui, comme un choc de l'invisible, de ce que l'invisible réclame de nous. Alors que les images s'agitent dans tous les sens dans notre quotidien, jusqu'à nous siphonner parfois les yeux, les photographies d'Anaïs Boudot puisent tranquillement dans une mare tenebrarum et nous amène, de proche en proche, à voir la transparence de l'obscur, aux mues insensibles du regard sur le réel.

[1] Il s'agit des vers d'Hölderlin dans sa grande élégie « Pain et vin », à la 7^e strophe : « ...und was zu tun indes und zu sagen, / Weiß ich nicht und wozu Dichter in dürftiger Zeit ? » (« ...et puis que faire jusque-là, et dire quoi ? / Je ne le sais – et des poètes à quoi bon, dans ce temps d'indigence ? » trad. Armel Guerne). La formule a connu la célébrité du fait de son analyse par Heidegger dans sa conférence reprise dans *Les chemins qui mènent nulle part*. Dans ce cas – comme pour Trakl ou Rilke – il faut revenir au poème initial pour entendre comment, en ce début de 21^e siècle peut résonner cette poésie. C'est ce que – humblement – je propose ici.

[2] Intempestif, je l'entends toujours fredonné avec la moustache de Nietzsche : « contre ce temps, en faveur je l'espère d'un temps à venir ».

[3] Ce poème, comme la plupart des *Fleurs du Mal*, a une musique qui pénètre la cervelle : « La Nature est un temple où de vivants piliers / Laisser parfois sortir de confuses paroles ; / L'homme y passe à travers des forêts de symboles / Qui l'observent avec des regards familiers. // Comme de longs échos qui de loin se confondent / Dans une ténébreuse et profonde unité, / Vaste comme la nuit et comme la clarté, / Les parfums, les couleurs et les sons se répondent. »

[4] [Il y a] une préférence inconditionnelle pour le corps vivant. Mais à cause de cela même, [on] mène[...] une guerre sans fin contre tout ce qui le représente, qui n'est pas lui mais qui revient à lui : la prothèse et la délégation, la répétition, la différence. (...) Pour protéger sa vie, pour se constituer en unique moi vivant, pour se rapporter, comme le même, à lui-même, il est nécessairement amené à accueillir l'autre au-dedans (la différence du dispositif technique, l'itérabilité, la non-unicité, la prothèse, l'image de synthèse, le simulacre, et ça commence avec le langage, avant lui, autant de figures de la mort), il doit diriger à la fois pour lui-même et contre lui-même les défenses immunitaires apparemment destinées au non-moi, à l'ennemi, à l'opposé, à l'adversaire. » Jacques Derrida, *Spectres de Marx*, Gallilée, 1993.

Transversales, «Anais Boudot, (E)mouvances», texte de Valery Poulet, 2012

<http://transversales.blogspot.fr/2012/03/anais-boudot-emouvances.html>

TRANSVERSALES

sur l'art contemporain, la photographie, le cinéma...

chroniques TRANSVERSALES

DERIVATIONS

uNDERTaiNMeNT

PARTENAIRE

REPERAGES

LIENS

LIENS ARTISTES

LIENS EXPOSANTS

« Niort », une image bucolique... Scintillements provoqués sur les feuilles des arbres, par la caresse d'une brise, miroitements de l'eau à la surface d'un marais, jeux d'ombres et de lumières. Impressionnisme, un tableau de Monet ou de Renoir ? Non. Les mouvements sont imperceptibles, ne se distinguent pas à première vue, se confondent dans cette illusion de fixité. L'œil peu à peu, s'accoutume, perçoit d'infimes changements, un monde vibratoire... Le tout circonscrit dans un cadre déterminé qui ressemble à s'y méprendre à une photographie. Une vidéo ? Non plus. Un entre-deux, très certainement.

Anais Boudot, depuis sa sortie de l'école de photographie d'Arles à son entrée à l'école du Fresnoy, n'a cessé de développer dans ses travaux une exploration des moyens photographiques. Elle participe à sa manière au renouvellement du genre, interroge le ou l'un des devenir de la photographie. L'artiste se fixe comme objectif un dépassement des moyens propres à ce médium, le mot matériau serait plus approprié. Sommes-nous encore dans le domaine de la photographie ? La question peut évidemment se poser, sa démarche repose, à l'instar de David Claerbout ou encore de Mehdi Meddaci, sur le photographique et non la photographie. Nous entrons ici dans le domaine de l'hybridation.

DU FOND ET DE LA FORME

Anais Boudot, à mesure de son travail, imprime une réelle aspiration à sortir la photographie d'une certaine ornière et cherche à la repousser dans ses retranchements. La stéréoscopie en fait partie, ainsi que bien d'autres procédés, surtout à cette période charnière de la fin du 19ème siècle avec l'apparition d'un nouveau procédé : le cinématographe. Anais Boudot s'intéresse plus particulièrement, à cette ambiguë relation entre naissance du cinéma et la photographie. Une relation voisine, voire équivoque qu'ils entretiennent l'un envers l'autre, une forme de cousinage. Le cinématographe, étant, entre autre un défilement de photogrammes, l'unité la plus petite et qui se constitue de temps et de mouvements pour reprendre Gilles Deleuze. Cette exploration, ce vagabondage parmi ces techniques n'a rien de gratuit. Le formel est présent bien sûr, par l'utilisation des matériaux, des formats, par la recherche d'un trouble oculaire, d'une image troublante. Mais les thématiques dépassent le cadre de cette recherche formelle. Anais Boudot ne cherche pas une ontologie de l'image. Ses thématiques : l'ombre et la lumière, la temporalité, le mouvement, la corporalité, le double, le trouble oculaire vont bien au-delà de l'aspect formaliste à laquelle notre première réception accède.

Revenons à notre image mouvante « Niort », le premier trouble est jeté ! Serait-ce alors une vidéo au plan fixe insistant ? Non, il s'agit d'une image en stéréoscopie... Cette invention de la fin du 19ème siècle permettait de donner l'illusion d'une vue en trois dimensions. L'appareil stéréoscopique permet un enregistrement binoculaire d'une image fixe. Il suffit de regarder son doigt d'un œil, puis de le fermer et de regarder de l'autre. L'objet perçu subit un léger changement d'axe, un effet de parallaxe. Les deux yeux ouverts rétablissent l'équilibre. Ce procédé fut vite abandonné. L'utilisation de ce procédé ouvre à l'idée du double.

Anais Boudot, dans ses travaux, « Niort » ou encore dans « On screen », réalisé pour la compositrice Victoria Lukas, se réapproprie ce procédé avec lequel elle se permet une manipulation, celle du montage, procédé cinématographique par excellence. En effet, elle a superposé, monté, les deux images produites par la stéréoscopie, chaque image est fixe mais le montage de ces deux images donne cet effet de mouvement imperceptible.

Dans « On screen », le violent contre-jour d'une fenêtre, nimbe le corps et le visage d'une jeune femme. Celle-ci se laisse deviner, devient presque évanescence. Mais pourtant dans le début du film, elle se substitue à la lumière solaire. Comme une apparition, à la fin de la vidéo, elle disparaît et la lumière solaire reprend ses droits.

La dialectique, entre ombre et lumière, entamée par « Nuits de l'est » ou « Nopti » séries photographiques antérieures, réalisées lors d'un voyage en Europe de l'Est, s'y retrouvent donc. Dans « On screen », que referment, que recèlent ces pénombres, un danger tapi prêt à surgir, notre propre part maudite qui rode en deçà de cette allégorie de l'ombre et de la lumière ? Aucun personnage n'apparaît, seul le vide des pièces, la claustration des maisons, des bâtiments prédominent.

DU CORPOREL

Pour revenir à « On screen », procédé formel, certes, où Anais Boudot entretient un jeu sur le photographique, sur le révélateur et la fixation de l'image mais qui présage d'un rapport plus profond au corps. Plusieurs hypothèses et lectures sont possibles : jeu de dévoilement d'une intimité, réflexion sur l'agression du corps féminin par l'extérieur, lutte contre une société au rythme frénétique où le regard n'ose plus se poser. Il ne fait qu'effleurer du bout des yeux ce qui l'entoure. « On screen », une œuvre de la pudicité des sentiments ? « On screen » comme écho à cette série photographique réalisée en Roumanie ? Un rappel à une longue tradition du portrait en buste ? Ce travail relève presque de la sculpture par ses changements d'axes aussi infimes soient-ils. Le corps commence à apparaître dans la forme d'un processus de déstructuration, voire de décomposition. « Jigsaw feeling » hommage à Eadweard Muybridge, en est un exemple, une saisie parcellisée d'un corps dansant... Le corps se dévoile peu à peu...

L'hypothèse du dévoilement, de la révélation prend aussi forme dans « Prenez vingt-cinq tas de cendres », cette série de radiographies découpées, où les formes en gros plans viennent tour à tour évoquer un paysage où le relief de la peau, y apparaît aussi une intériorité, un intime qui nous renvoie à la tradition des vanités, sous la peau, sous la chair, l'os est là bien présent ! Donc la mort, la dégradation, l'instant définitif ! Ainsi que l'évoquent, l'œuf brisé et les deux masques à l'aspect mortuaire de la série « Mask ».

La thématique du double est omniprésente, la stéréoscopie comme procédé utilisé, mais aussi des séries annonciatrices comme « Telles que », doubles tâches de lumières, doubles portraits aux visages absents, le thème du double que l'on retrouve avec « On screen », cette jeune femme comme les deux faces de Janus... Les oppositions, ombres / lumières, intérieurs / extérieurs, vie / mort, temps / mouvement...

« Niort » s'apparente à l'impressionnisme donc, d'ailleurs Anais Boudot n'a pas peur du mot « Pictorialisme » pour définir, dans une certaine mesure, son travail. Mais celui-ci, ainsi à l'exemple de « On screen », nous rappellent que toute chose est mouvante. Le corps, le paysage, chaque instant ne peuvent se saisir pleinement, que le temps vient accomplir son œuvre. Il n'est guère étonnant qu'Anais Boudot cite Andreï Tarkovsky, Ingmar Bergman ou encore Béla Tarn, dans ses références. Un cinéma où la notion de temps s'abolit souvent dans l'immobilité du plan fixe ou du plan séquence. Un cinéma qui laisse parler l'image, qui laisse vivre le cadre, où l'imperceptible prend toute sa place. D'ailleurs, l'artiste avoue que le cinéma l'influe plus que la photographie.

Avec la photographie comme matériau, Anais Boudot s'engage dans ces interstices créés entre temps et mouvements ; cinéma, vidéo, mais surtout un engagement dans le photographique !

Les Loisirs

**AUTO
TOYOTA PRÉSENTE
SON 4^e RAV 4**
Lire en page 37



Sous l'appellation «You I Landscape», la Triennale Jeune Création, troisième du nom, met à l'honneur, au CarréRotondes, une vingtaine de jeunes artistes de la Grande Région qui proposent une approche singulière du paysage sous ses aspects naturels et urbains.
Lire en page 35

Photo: C. Anais Boudot

C
la
Av
7P
pr
(4
Er
et
l'A
fa
sc
ca
Li
H
&
15
av
al
à
al
ré
su
de

Talents de demain

EXPOSITION Photographies, vidéos, dessins, créations 3D et autres performances sont proposés par près de 24 artistes prometteurs de la Grande Région, à l'occasion de la Triennale Jeune Création, troisième du nom.

Sous l'appellation «You I Landscape», cette jeunesse artistique propose une approche singulière du paysage sous ses aspects naturels et urbains, appréhendant l'environnement autant que une expérience intime et personnelle que comme une construction culturelle et sociale.

De notre journaliste
Grégoire Cimatti

Dans son désir d'émancipation, sans elle, le Luxembourg se sentait nu. Fragile. Apparemment, pour être une capitale culturelle digne de ce nom, il faut se doter d'une triennale (ou biennale, c'est selon). C'est un principe établi, largement développé dans d'autres villes d'Europe et d'ailleurs. Alors pourquoi pas ici? Pour être convaincant dans un statut qu'il était en train de dessiner

– sous l'égide bienveillante du cerf bleu, en 2007 – le Grand-Duché s'y est donc mis à son tour, comme un grand. «On n'a pas inventé la roue», se défend Steph Meyers, responsable de la programmation générale du CarréRotondes, et instigateur de ce coup d'essai qui, à l'époque, portait le doux nom de «Roundabout» (conduit par Christian Mosar). Six ans après, il se plaît à faire un rapide bilan, le nez sur la première sélection, dévoilant de jeunes «inconnus du grand public» qui, aujourd'hui, ont su se faire un nom sur la scène artistique, à l'instar de The Plug ou Martine Feipel. C'est sûr, la «réussite n'est jamais totale», mais l'émergence de certains artistes conforte tout le monde. D'un côté, les organisateurs, rassurés quant à la justesse de leur proposition. De l'autre, les créateurs en herbe, mobilisés autour d'une démarche qui semble porter ses fruits dans leur quête de reconnaissance et d'exposition.



Photo: ©Emilie Vialat

Emilie Vialat se questionne sur la condition des parcs en périphérie urbaine dans la série «Parc»...

24 LE CHIFFRE

C'est le nombre d'artistes retenus (parmi plus de cent candidatures) pour participer à cette Triennale. Voici leur nom, leur pays d'origine et leur année de naissance.

- LUXEMBOURG**
Claire Barthelemy (1985)
Laurianne Bixhain (1987)
Mike Bourscheid (1984)
Serge Ecker (1982)
Julie Goergen (1986)
Sophie Jung (1982)
Pitt Molling (1984)
Armand Quetsch (1980)
- FRANCE**
Mathieu Becker (1985)
Anais Boudot (1984)
Estelle Chretien (1988)
Pauline De Chalendar & Arthur Debert (1990)
Benjamin Dufour (1984)
& Régis Feugère (1976)
Guillaume Greff (1977)
Florence Jung (1986)
Clara Proux (1989)
Emilie Vialat (1980)
Collectif Bunk Edition
- BELGIQUE**
François Martig (1978)
Collectif Wilderness
- ALLEMAGNE**
Stephan Backes (1982)
- SUISSE**
Leonora Bisagno* (1977)
- CHINE**
Jingfang Hao (1985)
& Wang Lingjie (1984)
Zhenqian Huang (1980)

* Ces artistes ont des racines en Grande Région, soit pour y avoir travaillé, soit pour y avoir fait leurs études.

«Moments de contemplation»

L'année 2010 enfonce le clou, sous la direction de Didier Damiani («un bon souvenir») et voilà qu'arrive la troisième édition de cette Triennale Jeune Création, ce coup-ci commissionnée par Michèle Wale-rich, curatrice au CNA très actif dans l'affaire – qui avait elle-même participé à celle d'il y a six ans. Cette dernière justifie ses choix: «On entend souvent dire que la photographie est morte. Preuve en est que non avec ces travaux, d'une vitalité et d'une fraîcheur étonnantes.»

Centré en effet sur l'image, cette exposition, intitulée «You I Landscape», convoque plus d'une vingtaine de belles promesses à poser un nouveau regard sur le paysage, dans un monde en pleine mutation technologique et spirituelle. De questionner ses degrés de proximité, scruter son exotisme et ses familiarités, ses paradoxes et fragilités, ses plages de rencontre avec l'autre et la place qu'il accorde à l'individualité. Ainsi, l'ensemble des travaux offre un panel bigarré, allant de «moments de contemplation» à des démonstrations plus brutes, le tout dans une scénographie «ouverte pour permettre le dialogue».

Dans le lot, Mike Bourscheid, 29 ans, originaire d'Esch-sur-Alzette, rend hommage au photographe Ansel Adams et à sa double obsession pour la vallée de Yosemite et l'alpinisme. Il en tisse, selon ses propres dires, une œuvre à la fois «surréaliste, mentale et poétique». Plus loin, l'installation C.A.S. célèbre la

ville de Schiffplang par son blason, comme si le garçon, désormais exilé au Canada, se réappropriait le passé. Juste à côté de la collection de portraits de stars issus de l'âge d'or du cinéma hollywoodien et de leurs maisons, signée Julie Goergen, on trouve Sophie Jung et ses peintures, inspirées par Kandinsky, «easyjet», relatant ses deux années de voyage entre Amsterdam et Vienne, toujours assise à la même place. «Rien que de la conserver était déjà, en soi, une performance!», lâche-t-elle dans un rire.

Autre proposition originale et moderne (dans ses outils), celle de Serge Ecker, qui mélange mémoire subjective, réalité virtuelle et factuelle (Google Streetview, Google Earth) et médias (télévision, internet), le tout plongé dans les tristes événements de Fukushima. Sa voisine, elle, rehausse l'ensemble d'une magnifique touche de beauté romantique, avec sa vidéo *Niort* et ses clichés, regroupés sous le nom «Exuvies». Le reste de l'exhibition est plutôt alléchant, mais le meilleur – selon le principe du rendez-vous – sera sûrement ce qui va suivre. Car qui sait de quoi ils seront capables demain?

CarréRotondes - Luxembourg.
Vernissage demain à 18 h.
Jusqu'au 28 avril.

Des projections, performances, ateliers et autres conférences seront proposés pendant toute la durée de l'exposition, au CNA comme au CarréRotondes. Informations sur www.cna.lu et www.rotondes.lu



Photo: ©Laurianne Bixhain

... tandis que Laurianne Bixhain réinvente le salon de l'Auto dans Showroom.

Gatsby le magnifique et DiCaprio vont ouvrir Cannes

CINÉMA Le nouveau film du réalisateur australien Baz Luhrmann, *Gatsby le magnifique*, avec Leonardo DiCaprio, d'après le célèbre roman de Francis Scott Fitzgerald, sera présenté le 15 mai en ouverture du 66^e festival de Cannes, ont annoncé hier les organisateurs. Le film, présenté hors compétition, sera projeté en 3D. Ce sera la deuxième fois dans l'histoire du festival après *Lip de Pete Docter* en 2009 que le film d'ouverture fait l'objet d'une projection en relief. Leonardo DiCaprio, qui incarne Jay Gatsby, est rarement venu sur la Croisette, soulignent également les organisateurs. La dernière fois, c'était en 2007 pour la présentation de *The 11th Hour*, un documentaire défendant la cause écologiste dont il était le producteur, rappellent-ils. Adapté du plus célèbre roman de l'écrivain américain Francis Scott Fitzgerald, *The Great Gatsby* évoque dans l'effervescence des années vingt sur la côte est des États-Unis la figure romantique et tragique de Jay Gatsby, racontée par son ami Nick Carraway (Tobey Maguire).

Carey Mulligan (*Drive*, *Shame*) joue Daisy Buchanan, dont l'époux est incarné par Joel Edgerton. La légende du cinéma in-

dien Amitabh Bachchan, ainsi que le rappeur américain Jay-Z, sont aussi au générique. «Pour tous ceux qui ont travaillé sur *Gatsby*, c'est un grand honneur que de faire l'ouverture du festival de Cannes», déclare Baz Luhrmann. «Je suis très fier de revenir dans un pays et un festival qui se sont toujours montrés généreux avec moi. Et heureux de voir ce film projeté à Cannes, pas très loin de Saint-Raphaël où Scott Fitzgerald a écrit parmi les passages les plus poignants et les plus émouvants de son extraordinaire roman», dit encore le cinéaste de 40 ans qui a déjà fait jouer Leonardo DiCaprio dans son film *Roméo + Juliette* en 1996. Produit par Warner Bros. Pictures et Village Roadshow Pictures, le film a été écrit par Baz Luhrmann et son fidèle scénariste Graig Pearce, à partir du roman publié par Fitzgerald en 1925. Né en 1962 en Australie, Baz Luhrmann a été accueilli à deux reprises par le festival de Cannes. En 1992 pour son premier film *Ballroom Dancing*, projeté dans la section «Un Certain Regard», et en 2001 pour *Moulin Rouge!*, comédie musicale avec Nicole Kidman et Ewan McGregor lors du 54^e festival. La dernière version cinématographique du roman de Scott Fitzgerald datait de 1974 dans une œuvre signée Jack Clayton avec Robert Redford et Mia Farrow. À noter que l'annonce – toujours très attendue – de la vingtaine de longs métrages en compétition pour la Palme d'or devait intervenir comme traditionnellement vers la mi-avril.

www.festival-cannes.com

Ai Weiwei se met au hard rock

MUSIQUE L'artiste contestataire chinois Ai Weiwei a annoncé hier qu'il allait bientôt sortir un disque de hard rock, dans lequel il confie ses sentiments et chante la Chine d'aujourd'hui. L'album au titre provisoire de *Divine Comédie* sera terminé d'ici deux mois, la partie musicale ayant déjà été enregistrée et les pistes étant au stade du mixage, a expliqué le dissident, ouvertement critique du régime communiste. Déjà peintre, photographe, sculpteur et architecte, l'artiste volontiers provocateur rajoute avec la musique une nouvelle corde à son arc, même s'il admet ses limites dans ce domaine. «Je ne joue pas d'instrument. Je chante et j'ai écrit les textes des chansons. C'est un ami qui a composé la musique.» Il précise avoir découvert «il n'y a pas très longtemps»

le hard rock. «Je n'ai pas de groupe fétiche. Mon groupe favori sera moi-même.» Ai Weiwei avait été détenu au secret de début avril à fin juin 2011, ce qui avait soulevé une vague d'indignation à travers le monde. Une détention pendant laquelle il avait été privé d'écouter de la musique, a-t-il confié hier. Le cinquagénaire, mordu des réseaux sociaux sur lesquels il commente quotidiennement l'actualité chinoise, vit depuis sous le contrôle rapproché de la police, sans pouvoir quitter le pays. Ai Weiwei avait publié l'an dernier sur internet une parodie du tube sud-coréen *Gangnam Style*. Nous son propre album, «nous allons réaliser des clips vidéo, mais sans nous inspirer du *Gangnam Style*. Nous le ferons avec notre propre style», assure-t-il.

Mittwoch, 13. März 2013
Seite 18 / Nr. 61
Tagblatt

Kultur

„Triennale Jeune Création 2013“ vom 15. März bis zum 28. April im CarréRotondes

„You I Landscape“



Eine Arbeit aus der Serie HYSSOP von Guillaume Greff aus Sarreguemines

lage denn auch vor allem Foto- und Videoarbeiten. In ihrer Einleitung zum über 130 Seiten umfassenden Ausstellungskatalog geht Michèle Walerich auf die enge Beziehung ein, die seit jeher zwischen Fotografie und Landschaft besteht und die sich im Laufe der letzten Jahrzehnte im Zuge der Globalisierung stark verändert hat. Mit „You I Landscape“ soll nun ein neuer, zeitgenössischer Blick auf diese Beziehung geworfen werden.

Workshops und mehr

Im Rahmen der Ausstellung findet eine ganze Reihe von Begleitveranstaltungen statt. So beispielsweise am 27. und 28. März ein Workshop „Self Publish Be Happy“ von Bruno Ceschel, der sich an alle richtet, die gerne in Eigenregie ein Fotobuch realisieren würden. Informationen über das komplette Programm des umfangreichen Angebots finden Sie auf den Webseiten der Organisatoren, www.rotondes.lu und www.cna.lu.

33 Künstler mit. Nun folgt ab kommendem Freitag die dritte Auflage und diesmal sind es „nur“ 25, deren rezente Arbeiten bis zum 28. April gezeigt werden. Das liegt jedoch nicht daran, dass es einen Mangel an Interesse seitens der Künstler gebe. Im Gegenteil: Nie zuvor sei der Andrang so groß gewesen wie diesmal, verlautete gestern anlässlich der Vorstellung der „Triennale Jeune Création 2013“. Über 100 junge Künstler aus Luxemburg und der Großregion hatten ihre Projekte eingereicht, doch da es sich häufig um großformatige Arbeiten gehandelt habe, musste man sich auf die Zahl von 25 Teilnehmern beschränken. Die meisten Künstler stammen diesmal aus Frankreich, der Altersdurchschnitt liegt bei 28,5 Jahren.

„You I Landscape“ lautet der Titel der Triennale 2013. Sie steht also ganz unter der allgemeinen Thematik der Landschaft und der Beziehungen der Menschen zu selbiger. Der Partner des CarréRotondes ist diesmal das „Centre national de l'audiovisuel“ (CNA) in Düdelingen, Kuratorin ist Michèle Walerich von der fotografischen Abteilung des CNA. Zu sehen sind bei der diesjährigen Auf-

lage denn auch vor allem Foto- und Videoarbeiten. In ihrer Einleitung zum über 130 Seiten umfassenden Ausstellungskatalog geht Michèle Walerich auf die enge Beziehung ein, die seit jeher zwischen Fotografie und Landschaft besteht und die sich im Laufe der letzten Jahrzehnte im Zuge der Globalisierung stark verändert hat. Mit „You I Landscape“ soll nun ein neuer, zeitgenössischer Blick auf diese Beziehung geworfen werden.

Teilnehmende Künstler
Stephan Bäcker
Claire Barthelemy
Matthieu Becker
Leonora Bisagno
Laurianne Bixhain
Anaïs Boudot
Mia Bourscheid
Bunk Edition
Estelle Chretien
Pauline de Chalendar et Arthur Debert
Benjamin Dufour et Régis Feugère
Serge Ecker
Julie Goergen
Guillaume Greff
Jingfang Hao et Wang Lingjie
Zhenqian Huang
Florence Jung
Sophie Jung
François Martig
Pit Molling
Clara Prioux
Armand Quetsch
Emilie Valet
Wilderness

Kuratorin
Michèle Walerich

Koproduktion
CarréRotondes & Centre national de l'audiovisuel (CNA)

Vom 15. März bis zum 28. April
Do. 14-22 Uhr
Fr.-So. 14-19 Uhr

www.rotondes.lu
www.cna.lu

SÉLECTION

JEUNES ARTISTES AU RAPPORT

Pour la troisième fois depuis 2007, la **Triennale Jeune Création** Luxembourg et Grande Région présente une sélection d'artistes émergents. Au vu du succès de certains noms présentés lors des précédentes éditions, on peut penser qu'il s'agit d'un véritable tremplin pour ces jeunes artistes. Cette année, c'est Michèle Walerich, du CNA, qui est curatrice de l'exposition. Elle a choisi d'interroger la notion de paysage, de sa forme la plus réaliste à la plus abstraite. Nos coups de cœur parmi les 25 artistes sélectionnés.

**BENJAMIN DUFOUR
ET RÉGIS FEUGÈRE - KUNIZAKAI**



Explorant la notion de limite, les artistes ont photographié de nuit les marges des agglomérations urbaines qu'il faut franchir en affrontant ses peurs. Ils livrent des cartes postales sonores, mêlant ambiances visuelle et acoustique.

ANAÏS BOUDOT - EXUVIES



Ses images évoquent notre rapport au monde visible et la fragilité de nos perceptions en nous invitant à maintenir ce rapport d'étrangeté non résolu. Les paysages semblent familiers et solitaires, et tout à la fois étranges et habités d'ombres.

JULIE GOERGEN - STARS HOMES



L'artiste a reproduit en volume des maisons de stars hollywoodiennes et les a accrochées au plafond, rentrant ainsi en fusion avec l'espace d'exposition. Les spectateurs ont à leur disposition des miroirs, pour contempler le plafond. À la fois ironique et juste.

Laurianne Bixhain - SHOWROOM



En zoomant sur des détails d'ameublement de stands au Salon de l'automobile, l'artiste réinvente un paysage abstrait et impossible à situer. Disséminées dans toute l'exposition, les bandes photographiques opèrent comme des coupures.

Guillaume Greff - HYSSOP



En photographiant un camp militaire où sont reproduits divers paysages urbains qui servent de décor aux entraînements, l'artiste joue sur l'illusion et le faux. Il associe ses photos à des formes architecturées.

«You I Landscape»

4 pays, 100 candidatures, 25 lauréats, âge moyen: 28,5 ans*

Derrière ce titre – et ces données – énigmatique se cache la nouvelle édition de la Triennale Jeune Création.

Au CarréRotondes, en partenariat avec le Centre national de l'audiovisuel.

Souvenez-vous, c'était en 2007. La Triennale Jeune Création - Luxembourg et Grande Région voyait le jour sous les auspices de l'année culturelle. Six ans ayant passé, le CarréRotondes en accueille – logiquement – la troisième édition. Car Luxembourg se doit aussi d'avoir sa carte de visite artistique, à l'instar de Lyon et sa Biennale d'art contemporain, de Liège et sa Biennale de la photographie et des arts visuels, de

Lille et sa triennale «Lille 3000»... Telle une plate-forme pour les jeunes artistes, l'âge maximum étant fixé à 35 ans, elle est censée dévoiler un nouveau vivier d'artistes.

D'ailleurs, certains de ceux exposés en 2007 ont fait depuis lors leur – grand – bonhomme de chemin. Martine Feipel a représenté le Luxembourg lors de la dernière Biennale de Venise, Marco Godinho balade sa monographie en trois volets de l'Allemagne à la France en passant par le Luxembourg et The Plug expose à la Maison Rouge, vénérable institution parisienne.

Qu'en est-il pour l'édition 2013? Au rang des Luxembourgeois sélectionnés, on tombe inévitablement (?) sur des noms connus, du moins au niveau national: Leonora Bisagno, Laurianne Bixhain, Mike Bourscheid, Julie Goergen, Sophie Jung, Armand Quetsch. Il faut dire que le focus a été largement mis ces derniers mois sur la jeune génération artistique avec entre autres *Making Of*, du Ca-

sino - Forum d'art contemporain, *So So Nice At Home*, de la galerie Nosbaum & Reding, et *Artmix 7*.

Une expo «sur le photographique»

Il n'est pas pour autant question de faire la fine bouche, car cette troisième édition apporte son lot de surprises et de découvertes. À commencer par la thématique qui s'articule autour du paysage. Partant d'un thème a priori éculé, la commissaire Michèle Walrich a su lui donner un nouveau rebond, en le considérant à la fois comme une construction culturelle et sociale et comme une expérience intime, et réunir des œuvres – photographies, vidéos, maquettes 3D, performances... – qui malgré leur diversité dialoguent entre elles.

Rivalisent de délicatesse les visions fantasmées d'Anais Boudot, de technologie les

dessins d'ensolcellement de Jingfang Hao et Lingjie Wang, de fiction documentaire le périple de Zhenqian Huang, de froid romantisme les espaces naturels fabriqués d'Emilie Vialet. À côté de ces travaux – coups de cœur, deux artistes, l'un émergent, Pit Molling, qui digitalise la nature avec beaucoup de poésie, l'autre en voie de consécration, Laurianne Bixhain, qui, fidèle à sa passion du livre et de ses matériaux, présente sur des panneaux en carton servant de supports à l'impression photographique un étalage de wallpapers psychédélics. Il ne reste plus qu'à souhaiter que curateurs, galeristes et acheteurs soient au rendez-vous.

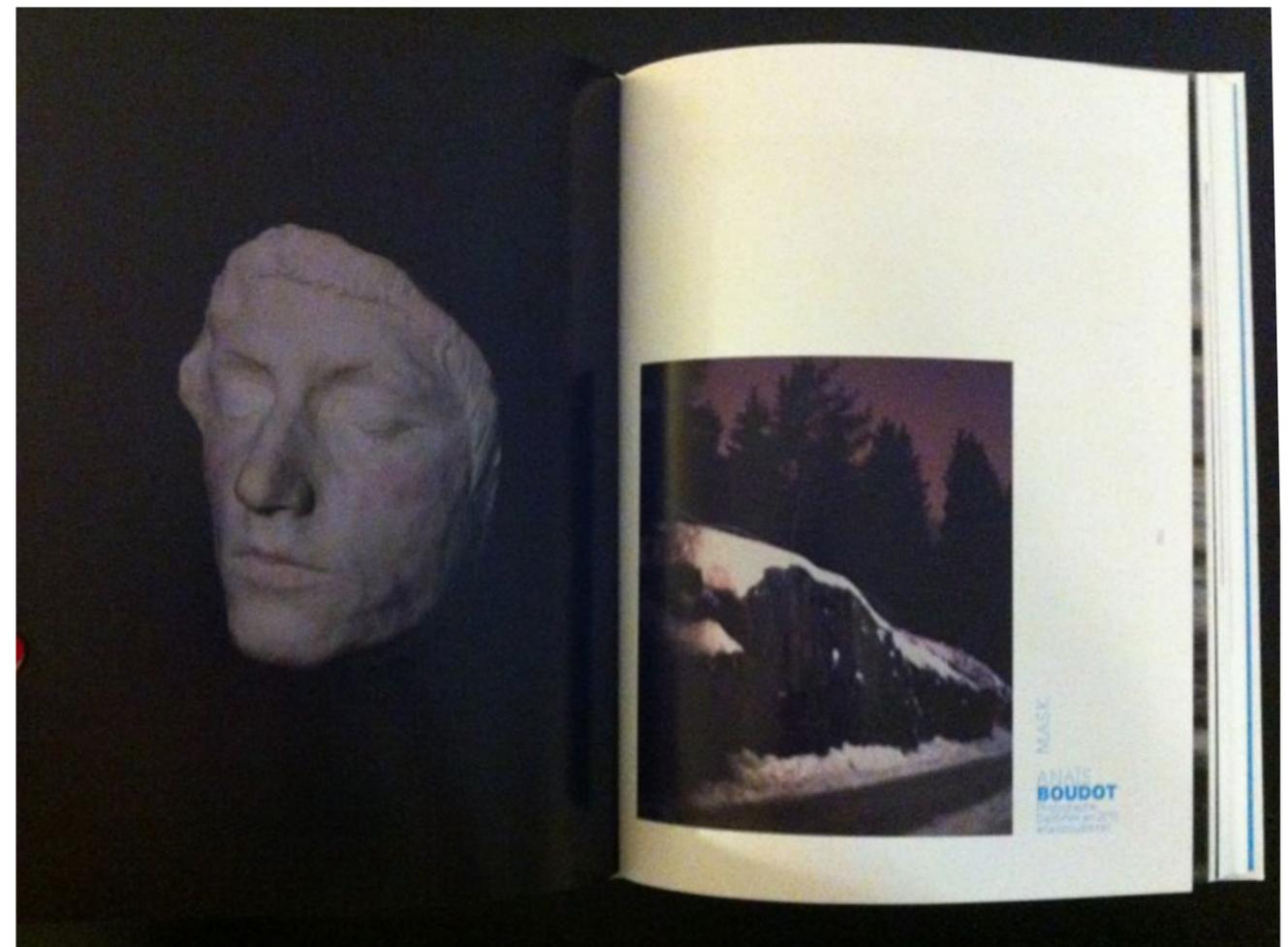
FLORENCE BECANNE

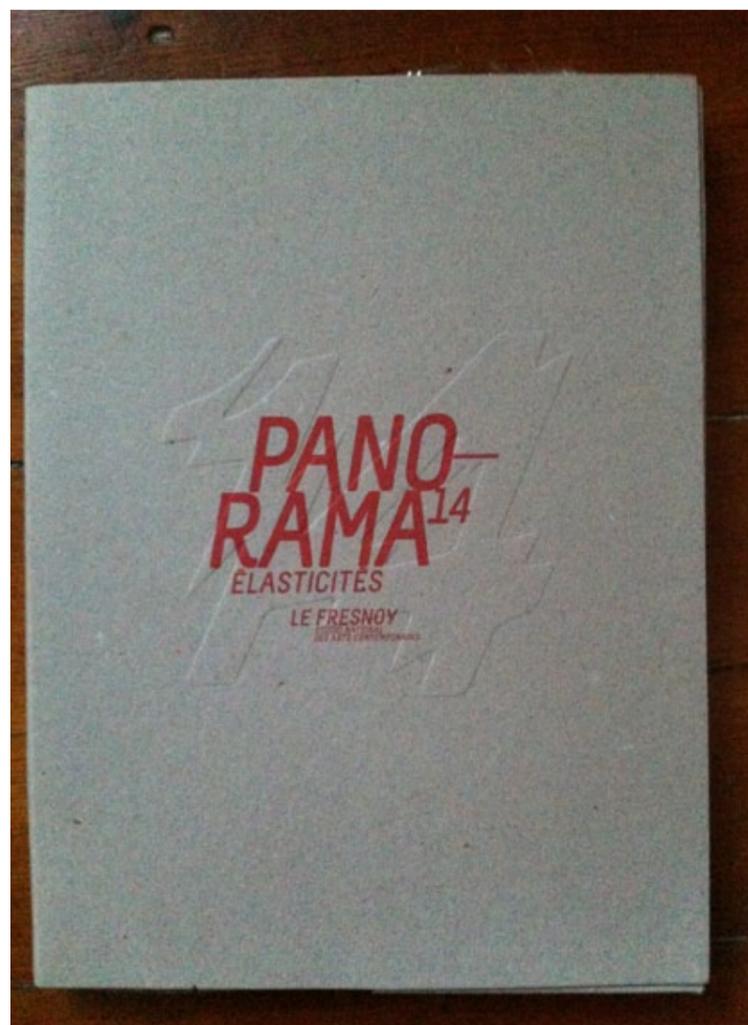
* Au CarréRotondes, 1, rue de l'Acierie, Luxembourg, jusqu'au 28 avril. Ouvert les jeudis de 14.00 à 22.00h et du vendredi au dimanche de 14.00 à 19.00h. Vernissage le 14 mars à 18.00h. Infos: www.rotondes.lu

QU'AVEZ-VOUS FAIT DE LA PHOTOGRAPHIE ?

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DE LA PHOTOGRAPHIE

ACTES SUD





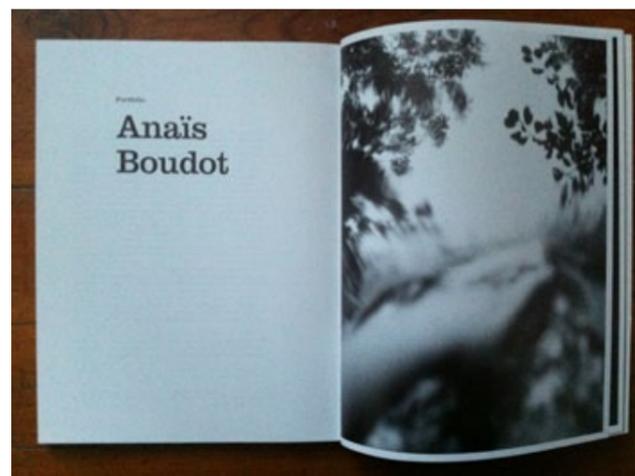
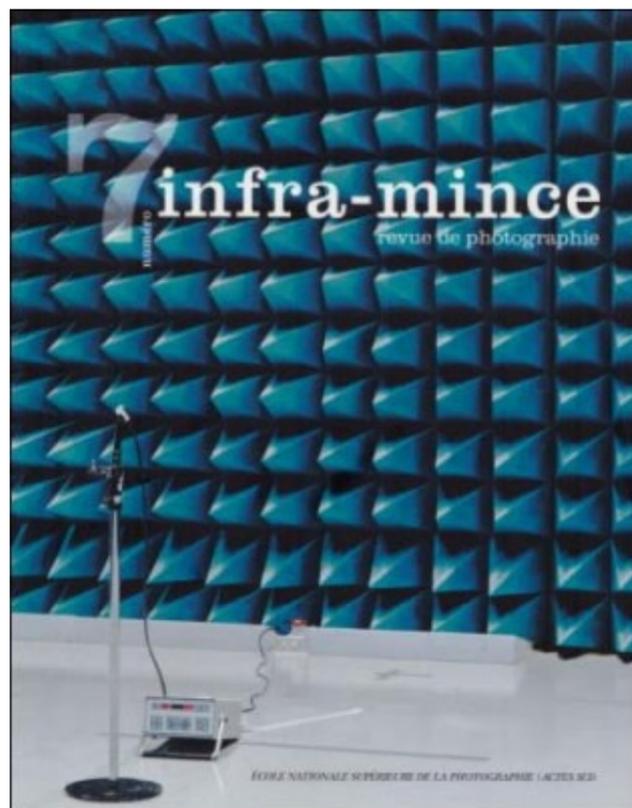
Une image apparaît là, dans une boîte. Un dialogue, une confrontation, entre elle et nous s'instaure. Nous l'observons donc. Très vite, un sentiment singulier nous retient. Cette image, a priori fixe, nous trouble ; vibrations subtiles, dédoublements, scintillements, sensations de mouvements imperceptibles. Est-ce une photographie? Un objet filmique ? Un long plan-séquence fixe ? Le doute s'empare de nous et Anaïs Boudot nous emmène dans son univers magique et troublant, à la lisière du cinéma et de la photographie.

L'exploration contemporaine de nouveaux moyens photographiques fait parfois appel à des techniques tombées en désuétude. Le travail d'Anaïs Boudot repose sur l'une d'entre elles : la stéréoscopie. Il s'agit d'un procédé mis au point à la fin du 19ème siècle, contemporain de l'apparition de la photographie, qui permet de créer des images en relief grâce à l'enregistrement binoculaire d'un sujet. Pour comprendre cette technique, il suffit de regarder son doigt d'un œil, puis de le fermer et le regarder de l'autre. L'objet perçu subit un effet de parallaxe. Les deux yeux ouverts rétablissent l'équilibre. Les images présentées se fondent ainsi l'une dans l'autre, créant ainsi un effet de profondeur et de mouvement. La photographe procède par hybridations des médiums et interroge davantage le photographique que la photographie.

Ses images nous rappellent que toute chose est mouvante, le corps, le paysage, la lumière qui s'y pose. Nuances imperceptibles que la vision ne peut saisir pleinement. Anaïs Boudot pose ici la question du regard, de la temporalité des choses, en s'immiscant dans l'inframince de la dilatation in extenso du temps où le mouvement peut se décomposer à l'infini.

Ce travail sur la temporalité nous renvoie à notre propre positionnement face aux images. Est réactivée ici l'idée du simulacre. Happés, hypnotisés par un monde saturé d'image, que voyons-nous vraiment ?

Valery Poulet



Ne pas écrire à côté de tes images, Chère Anaïs, car elles n'ont jamais appelé de texte pour les défendre ou les comprendre. Elles ne demandent rien. Aucune parole, souffle coupé. Alors point de mots. « Être œil tout bonnement » réclamait Flaubert (1). Aucun accompagnement pour ces photographies car à s'y aventurer on risque de les dévitaliser au sens où l'on enlève le nerf d'une dent, ici le vif des images qui les animent. Elles continueraient d'exister, oui, mais faussement.

Ne pas écrire donc à leur sujet ou alors dire seulement cette impossibilité-là. Affirmer qu'elles sont ce qu'elles sont, un regard qui ne renvoie qu'à lui-même qui retourne à son expérience au lieu de son émergence. Aporie du regard, impossible à trouver des mots pour la noter, ne pas écrire donc ou alors la narrer comme un moment « le plus négligé, le plus nécessaire : l'étonnement » remarquait Henri Maldiney. Il poursuivait ainsi au sujet de ce moindre geste : « La première affirmation, c'est le point d'exclamation, c'est l'exclamation. Il y a, j'y suis. Avant même qu'il y ait n'importe quel monde, voilà l'origine même, et il n'y en a pas d'autre et il n'y a pas de fondement » (2). Nous ne sommes le témoin que de cela et c'était cela que tu m'écrivais, Chère Anaïs, quand, juste après que j'eus reçu ce montage d'images, je te faisais part de cet aphorisme de Kafka comme un écho à ce que je venais devoir. « Il n'est pas nécessaire que tu sortes de ta maison. Reste à ta table et écoute. N'écoute même pas, attends seulement.

N'attends même pas, sois absolument silencieux et seul. Le monde viendra s'offrir à toi pour que tu le démasques,

il ne peut faire autrement, extasié, il se tordra devant toi » (3).

Tu soulignais alors la résonance possible avec le silence bien visible de tes photographies, « le silence qui suit qu'on sent qu'on entend. Vibrations » (4).

Tu soulignais cet apaisement dans l'attente solitaire et joyeuse avec soi et avec le monde pour ainsi exister. Ton beau souci, c'est bien sûr le montage, puisque tu aimes peut-être par-dessus tout la forme-livre. Tu as mélangé toutes les vies des plus familières et intimes jusqu'aux plus lointaines et anonymes pour ainsi leur inventer des destins singuliers. Ils sont ce qui n'aura pas lieu et qui comme tel se vit. Je disais l'exclamation. Au début, l'étonnement. Mais c'est aussi l'éblouissement qui, petit à petit et d'image en image, va en s'atténuant pour laisser place à du plus sombre, du flou, de l'indistinct avant de s'éclipser étouffé par ce rectangle noir qui l'encercle et l'envahit absorbant une unique composition, ronde, dont tu as pu figer malgré tout le mouvement de contraction.

« Tout comme les étoiles semblent se retirer devant l'habituelle clarté du jour, alors qu'en fait nous savons tous

que c'est la lumière qui vient les couvrir comme un voile et qu'elles attendent d'être révélées lorsque la clarté qui les obscurcit se sera dissipée » (5). La nuit vivante. Tout est devenu attachant, les murs, les couloirs, un pan de mur tapissé, le vent, les sons probables, la neige, le possible craquement d'une latte de bois, la pluie, le vent, l'océan, les chants des oiseaux, ... les bruits de la nature. Une vie simple où les mots, ceux-la même que je déroule, n'ont guère d'importance.

(1) Gustave Flaubert, Lettre à Louis Bouilhet, 13 mars 1850.

(2) Henri Maldiney, Ricochets du moindre geste, (table ronde filmée), éditions Montparnasse, 2007.

(3) Franz Kafka, Méditations sur le péché, la souffrance, l'espoir et le vrai chemin, 1917-1918, Cahiers mensuels Janus, 1950.

(4) James Joyce, Ulysse, éditions Gallimard.

(5) Thomas de Quincey: Les confessions d'un mangeur d'opium anglais, éditions Gallimard.

La Nouvelle République, «Dans l'oeil d'Anaïs Boudot», par Emmanuel Touron, 05 octobre 2011



Anaïs Boudot nous offre des variations sur la lumière, dans lesquelles la matière capte les changements comme autant de fines couches de sens. Ce qui est palpable aux yeux devient vibration dans le ressenti, la surface de l'image engage un dialogue avec la réalité qui demande au spectateur de se laisser porter par la magie des effets. Une projection vidéo réalisée avec un appareil stéréoscopique montre une approche du marais faite de respiration et de lumière ample.

Anaïs Boudot : « Ce qui me fascine ici, c'est la superposition de l'eau et du végétal, et les variations de lumière au fil du jour, qui modulent la matière visible en une écriture impressionniste. » - (dr)

Sept jeunes photographes français et étrangers participent à l'édition 2011 des Rencontres de la jeune photographie internationale organisées par l'association Pour l'Instant. Accueillis en résidence de création au Fort Foucault jusqu'au 9 septembre, ces artistes vont d'ici là donner libre cour à leur talent avec l'objectif de présenter une exposition commune au terme de leur séjour niortais. Chaque jour, la NR publiera un cliché pris par chacun de ces jeunes artistes lors de leur résidence niortaise.

Aujourd'hui, carte blanche à Anaïs Boudot, récemment diplômée de l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles. Après ses études aux Beaux-Arts de Metz, cette jeune artiste amorce une recherche photographique sur la distance du sujet au monde et la notion d'absence. Son travail se présente comme une tentative de saisie de l'étrangeté du réel. Ses paysages assourdis par le froid où le temps ne passe pas, revêtent l'aspect sensuel des natures mortes.

Les jeunes photographes fidèles à leurs objectifs

La promo 2011 ? Du charme, de l'élégance, du talent. On en redemande.

Après quinze jours d'expérimentations et de tâtonnements dans et autour de Niort, sept jeunes photographes exposent leur travail au CAC.

Lâchés depuis le Moulin du Roc avec pour unique mission de mettre leur art à l'épreuve dans un rayon indéterminé autour de Niort, les explorateurs de la promo 2011 des Rencontres de la jeune photographie internationale ont tenu toutes leurs promesses.

Autrement dit, les sept photographes reçus en résidence par l'association « Pour l'instant » n'ont pas fait dans la carte postale.

Après quinze jours d'expérimentations, d'hésitations, de questionnements tant sur l'objet de leur passion que sur leur quête et le moyen d'y parvenir, ils présentent leurs travaux depuis hier dans l'austère galerie du Moulin du Roc.

« Ils ont affronté les difficultés avec énormément d'enthousiasme »

« Pendant cette résidence, ils se sont réellement inscrits dans le territoire, atteste le photographe Laurent Millet, leur mentor pendant ce séjour. Ils se sont exprimés, se sont impliqués, ont affronté les difficultés avec énormément d'enthousiasme. » « Et ils ont produit un travail tout à fait exemplaire », conclut le directeur artistique Patrick Delat, dont on partage aussitôt l'enthousiasme en découvrant les rêveurs apaisés de Karen Miranda, les angles effacés d'Estéla Alliaud, les habitants balnéaires en fin de vacances de Françoise Beau-guion, la misère abondante des allées de supermarchés discrètement arpentés par Patrick Wong, les voluptés impressionnistes et le doux tangage au fil d'un Marais sublimé par Anaïs Boudot ou les lignes décidément trop disciplinées des résurgences classiques débusquées par Paul Chapellier au hasard de ses déambulations le long des façades niortaises...

« C'est vraiment du beau travail », répète Patrick Delat, pas peu fier du cru 2011 de son jeune festival.

Conditions exceptionnelles

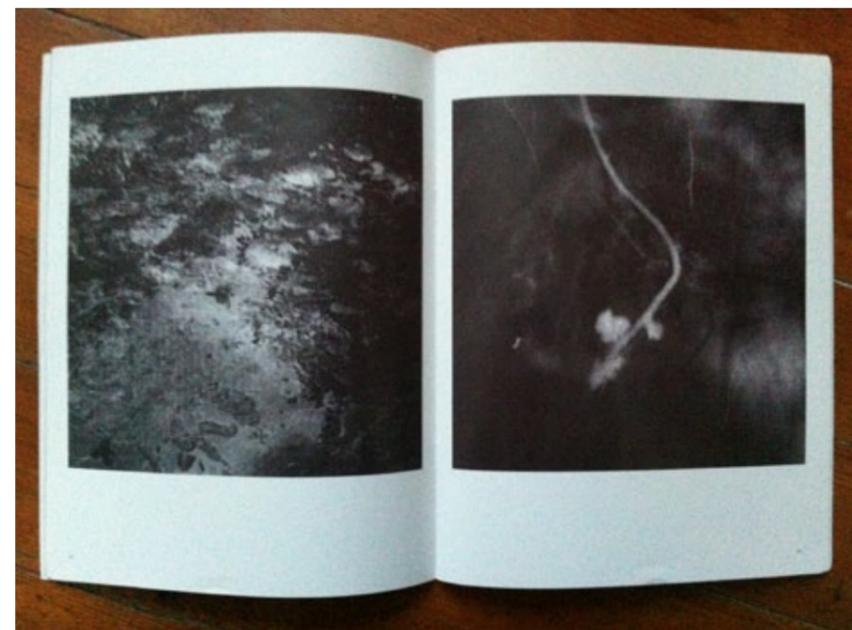
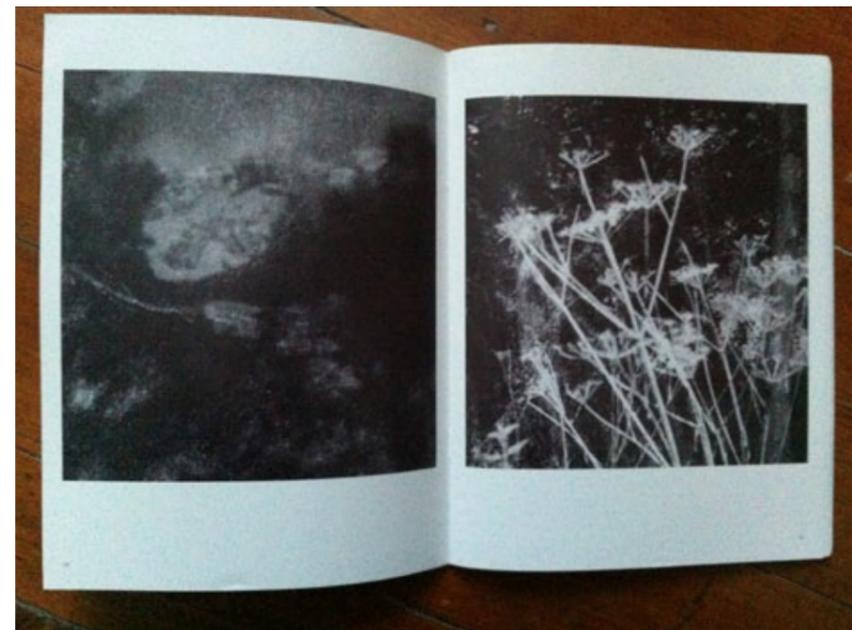
« Il faut dire que nos conditions d'accueil et de travail ont été absolument exceptionnelles », s'enflamme en retour le jeune photographe Patrick Wong qui, comme d'autres dans le groupe, a notamment pu s'essayer au travail de la mythique chambre, discipline certes euphorisante mais particulièrement vorace en carburant puisqu'il faut pousser jusqu'à Rennes pour trouver l'un des derniers laboratoires qui développe encore les plans-films.

Cela dit, le talent se mesure-t-il en kilomètres...

Epilogue des Rencontres de la jeune photographie internationale de Niort 2011, expo à découvrir jusqu'au 22 octobre au Belvédère du Moulin du Roc.



Carte Blanche, «Résidence de la jeune création de Niort»,
2011, catalogue



Lunettes Rouges, «Découvertes Arles (6)», texte de Marc Le- not, 2010

<http://lunettesrouges.blog.lemonde.fr/2010/07/16/decouvertes-arles-6/>

M Blogs

AMATEUR D'ART « PAR LUNETTES ROUGES »

Portant lunettes rouges et aimant visiter des expositions,
découvrir des artistes et échanger à leur sujet.



Mais surtout dans l'exposition off 'Heimlich' (un bien beau titre anti-freudien, entre étrange et familier, entre caché et dévoilé) dans l'église Saint-Julien (le commissariat en étant assuré par les étudiants de Rennes) où le choix plus large, moins étroitement représentationnel, permet de découvrir des innovateurs comme Erwan Morère et ses 'paysages' islandais où la matière se dissout (Seydisfjörður, ci-dessus), Dorothee Smith et ses scènes inquiétantes marquées par le questionnement du genre, Marie B. Schneider et ses froides architectures, et surtout Anaïs Boudot qui ne montre ici ni paysage, ni décolleté, ni voile ou brume, mais un assemblage de radiographies médicales, saisissante étrangeté du réel (Prenez vingt-cinq tas de cendre, ci-contre).



On retrouve Dorothee Smith et Anaïs Boudot dans une autre exposition off, Identity Lab, organisée par L'évadée et par Christian Gattinoni dans le cadre du festival Voies-Off. Là encore, beaucoup de questionnement sur le genre, certains assez abrupts (Tom de Pékin, Luigi et Luca), d'autres plus subtils. Anaïs Boudot présente ici (Jigsaw feelings, vue d'expo à gauche, photo individuelle à droite) des photographies au sténopé, un alphabet de postures évoquant le dessin du XVIIème, une déclinaison de corps nus, ouverts, écartelés, en suspension, chutant des cieux en enfer, puzzle-assemblage sensuel et tragique. C'est aussi l'occasion de découvrir les autoportraits voilés de Michel Peneau et les personnages troubles et spectraux d'Alexander Binder (Maleficium, ci-contre).

